ALTRALANG Journal
e-ISSN: 2710-8619 p-ISSN: 2710-7922
Volume 8 Issue 1 / June 2026 pp. 15-25

Fiction comme mémoire historique et politique : le cas de *Consolée* de Beata Umubyeyi Mairesse

Dalila Villella*
University of Grenoble-Alpes, France
dalilavillella.dv@gmail.com

Received: 05/02/2026, **Accepted:** 11/04/2026, **Published:** 05/06/2026

Fiction as Historical and Political Memory: The Case of *Consolée* by Beata Umubyeyi Mairesse.

ABSTRACT: *Contemporary novels increasingly draw on historical and political events in a pursuit of truth, aiming to interrogate history, expose socio-political issues, and preserve collective memory. Building on the Camusian idea that art can resist oppression and challenges the mystification of reality often exercised by dominant discourses, and on Boulbina's argument that literature can lead decolonial struggles revealing the truth about this historical chapter, this article explores the historical and political dimensions of Consolée (2022) by Beata Umubyeyi Mairesse. It demonstrates how the novel decolonizes colonial discourses surrounding mixed-race children in Rwanda while simultaneously fulfilling both historical and political objectives: enriching historians' understanding of the colonial era in Rwanda and fostering critical reflection on a historical chapter whose repercussions persist today. Through the reconstruction of the life of Consolée, a fictional character, Mairesse revisits the history of Rwandan mixed-race children who suffered under the colonial community's fear of interracial mixing, as well as discrimination from both Rwandan society and Europe. In doing so, Mairesse rescues their experiences from oblivion, deconstruct the essentialist ideology underpinning racism, and raises awareness of their traumas. This demonstrates that fiction, like history as an academic discipline, can contribute meaningfully to the creation of collective memory and political consciousness.*
KEYWORDS: Beata Umubyeyi Mairesse ; *Consolée* ; Rwandan mixed-raced children ; historical fiction ; literature and politics.

RÉSUMÉ : *Les romans contemporains s'inspirent de plus en plus des événements historiques et politiques dans une quête de vérité, visant à interroger l'histoire, à dénoncer des enjeux sociopolitiques et à préserver la mémoire collective. S'appuyant sur l'idée camusienne de l'art comme instrument capable de résister l'oppression et défier la mystification de la réalité, souvent opérée par les discours dominants, et l'argument de Boulbina selon lequel la littérature peut être un moteur de la lutte décoloniale, cet article explore les dimensions historiques et politiques de Consolée (2022) de Beata Umubyeyi Mairesse. Il montre comment le roman décolonise les discours coloniaux entourant les enfants métis au Rwanda tout en remplissant à la fois des objectifs historiques et politiques : enrichir la compréhension des historiens sur l'époque coloniale au Rwanda et encourager une réflexion critique sur un chapitre historique dont les répercussions se font encore sentir aujourd'hui.À travers la reconstruction de la vie de Consolée, un personnage fictif, Mairesse revisite l'histoire des enfants métis rwandais, victimes de mixophobie tant au sein de la communauté coloniale que de la communauté rwandaise, ainsi que du racisme en Europe. Ce faisant, Mairesse sauve leurs expériences de l'oubli, déconstruit l'idéologie essentialiste à la base du racisme et sensibilise aux traumatismes qu'ils ont subis. Cela démontre que la fiction, à l'instar de l'histoire en tant que discipline académique, peut contribuer de manière significative à la construction d'une mémoire collective et d'une conscience politique.*
MOTS-CLÉS : Beata Umubyeyi Mairesse ; *Consolée* ; enfants métis rwandais ; fiction historique ; littérature et politique.

* Corresponding author
ALTRALANG Journal / © 2026 The Author(s). Published by the University of Oran 2 Mohamed Ben Ahmed, Algeria.
This is an open access article under the CC BY license (http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Introduction

Les frontières entre histoire et littérature sont poreuses et franchissables (Aïssaoui & Simédoh, 2016). Non seulement les historiens étudient la littérature pour mieux comprendre le cadre culturel et socio-politique des différentes époques, mais, comme le suggère Jacques Derrida, l'histoire elle-même peut être envisagée comme une forme de littérature en raison de sa nature narrative (Trujillo, 2017). Ivan Jablonka a d'ailleurs consacré un ouvrage entier, *L'histoire est une littérature contemporaine*, à cette problématique, où il examine les rapports entre la littérature et les sciences sociales.

De son côté, la littérature a toujours fait usage de l'histoire, mais aujourd'hui, avec l'intérêt croissant des auteurs pour le réel, l'histoire a fait irruption avec détermination dans le roman contemporain. Comme l'observe Françoise Dosse, « l'histoire avec son grand H de drames est devenue une source majeure d'inspiration des romanciers » (Dosse, 2023, para 5). En se confrontant au réel, la littérature reconstruit certains événements historiques, dénonce certaines dynamiques sociales et politiques, et préserve la mémoire collective. En littérature, cette dimension historique est généralement mobilisée à des fins politiques, dans le cadre d'une démarche engagée du texte littéraire.

Le roman africain et afro-européen contemporains en sont un exemple particulièrement significatif. Nombreux sont les auteurs qui s'appuient sur des faits historiques, notamment liés à la colonisation et aux tensions post-indépendance, pour répondre à un devoir de mémoire. À travers leurs œuvres, ces écrivains ancrent l'Afrique à l'Histoire : ils transmettent, commémorent et sauvent de l'oubli le passé du continent, tout en redonnant une place aux groupes marginalisés, longtemps absents des récits officiels. Cette démarche s'inscrit dans une volonté politique décoloniale qui remet en question les discours produits par les autorités coloniales, souvent responsables de l'invisibilisation de l'expérience des populations africaines. *Consolée* (2022), de Beata Umubyeyi Mairesse, illustre parfaitement cette dynamique.

Née en 1979 à Butare, au Rwanda, Mairesse s'installe en Europe en 1994, après avoir été sauvée par un convoi humanitaire durant le génocide. Elle fait ses débuts en littérature en 2015 avec la publication du recueil de nouvelles *Ejo*. Au fil de sa carrière, elle explore divers genres littéraires – poésie, roman, récit autobiographique – à travers lesquels elle contribue à la construction de la mémoire collective du peuple rwandais, tout en dénonçant les souffrances qu'il a subis pendant la colonisation belge, puis lors des tensions ayant conduit au génocide des Tutsis, des Hutus modérés et des Twa en 1994.

En partant de l'idée camusienne selon laquelle la littérature peut résister à l'oppression et dénoncer la mystification de la réalité véhiculée par certains discours dominants, ainsi que du constat avancé par Seloua Luste Boulbina, selon lequel elle peut, décoloniser les savoirs, cet article explore la manière dont *Consolée*, en réécrivant l'histoire des enfants métis pendant la colonisation belge, fait acte de mémoire et mène un combat décolonial épistémique (Camus, 1958 ; Boulbina, 2018). Le but est d'éclairer la signification politique et historique de ce récit fictionnel et de démontrer que la littérature n'est pas moins apte que l'histoire à transmettre des connaissances historiques et à sensibiliser le lecteur à certains enjeux historico-politiques.

Cette étude s'inscrit dans la continuité de deux recherches portant sur *Consolée* : « Telling stories that cannot be told: remembering mothers and daughters in métis narratives from Rwanda », coécrit par Nicki Hitchcott, Alice Urusaro Uwagaga Karekezi et John D. McInally, et « Re-centring the Mothers of Rwanda's Abducted 'Métis' Children », publié par Hitchcott et Karekezi. Ces travaux proposent une analyse comparative du roman et du film *Kuzungu, le métis* (2000) de George Kamanayo, en mobilisant respectivement le concept de fabulation critique développé par Saidiya Hartman, et une approche féministe décoloniale. Leur objectif est d'approfondir le rôle et le statut des femmes rwandaises, ainsi que leur relation avec leurs enfants métis, en particulier leurs filles, afin de montrer comment la fiction peut leur redonner voix après avoir longtemps été occultées dans les récits officiels.

L'article est divisé en quatre sections. À l'exception de la première, qui offre une contextualisation de l'œuvre, chaque partie explore un aspect de l'histoire des enfants métis abordé dans le roman –

notamment leur exclusion de la communauté noire, leur rejet par la communauté blanche et leur relocalisation en Europe – afin de mettre en lumière la portée politique et historique de l'œuvre.

Pour une contextualisation du roman

Le moteur de l'action dans *Consolée* est la maladie d'Alzheimer dont est atteinte Consolée, la protagoniste du roman. Consolée est une femme octogénaire métisse d'origine rwandaise, hébergée dans un EHPAD de Bordeaux. À cause de sa maladie, elle a oublié le français : elle ne parle plus que sa langue première, le kinyarwanda, ce qui suscite l'intérêt de Ramata, l'art-thérapeute sénégalaise de la maison de retraite où elle réside. Ramata souhaite découvrir et reconstruire la vie de cette femme, qui parle une langue étrangère pour tous les professionnels et patients de l'EHPAD. À travers la reconstruction fictionnelle de la vie de Consolée, Mairesse offre au lecteur une voie d'accès à l'histoire des enfants métis rwandais sous la colonisation belge et remet en question les récits officiels de l'époque – qui reflètent majoritairement le point de vue des colonisateurs, ouvrant ainsi un espace critique pour une réécriture décoloniale de cette histoire.

L'écriture du roman s'appuie sur un solide travail de documentation historique mené par Mairesse auprès d'ethnologues, d'anthropologues et d'historiens (Mairesse, France Culture, 2025), qui lui a permis de créer des effets de vraisemblance et de transformer l'expérience individuelle de Consolée en une expérience collective des enfants métis rwandais.

L'intérêt de l'autrice pour l'histoire de ces enfants s'inscrit dans un contexte politique et historiographique précis. Comme elle l'explique elle-même, l'idée d'écrire *Consolée* lui est venue à la suite de la soumission, le 2 mai 2017, d'une proposition de résolution relative à la ségrégation subie par les métis issus de la colonisation belge en Afrique « devant la Chambre des représentants belge, pour que l'État reconnaisse la ségrégation dont ont été victimes les enfants métis » (Mairesse dans Phélip, 2022). Le but du roman est clairement de faire connaître au grand public l'histoire des abus coloniaux subis par les métis rwandais, tout en invitant le lecteur à réfléchir sur la politique belge responsable de ces abus, laquelle, comme le soulignent Nadia Fadil et Marco Martiniello, est longtemps restée absente des « débats sur les questions de diversité, de migration et même et le racisme » (p. 3). Effectivement, bien que ces dernières décennies l'histoire des enfants métis issus de la colonisation ait fait l'objet de différentes publications, le travail de recherche et de sensibilisation de la population demeure encore inachevé. En révélant les maltraitances et les préjugés subis par les enfants métis à travers son personnage principal, Consolée, le roman contribue ainsi au processus de reconnaissance des crimes perpétrés à l'époque coloniale par les autorités belges, nourrissant un débat à la fois historique et politique.

***Consolée* : la littérature comme instrument dénonciation de l'exclusion sociale subie par les enfants métis au sein de la communauté noire**

L'un des aspects principaux de l'histoire des enfants métis rwandais que le roman aborde est sûrement celui de l'exclusion sociale qu'ils ont vécue tant dans la communauté des Blancs que des Noirs. Comme l'explique Dana Hennes dans « L'identité des métis belges. Entre post-colonisation africaine et globalisation européenne », les enfants métis étaient confrontés « à une double exclusion » (p. 213) ; ils étaient exclus à la fois de la communauté des colons et de la communauté autochtone. À cause de l'idéologie raciale au cœur du système colonial, ces enfants, souvent abandonnés par leurs pères blancs, étaient victimes de discriminations systématiques de la part des Européens présents sur le territoire. Par ailleurs, ils faisaient aussi l'objet de stigmatisation au sein de leur propre communauté. Comme l'illustre très bien l'expérience de Consolée, ils avaient un statut de paria et étaient la cible des préjugés liés à la mixophobie tant dans la communauté blanche noire (Hennes, p. 213). Le but de cette section est d'analyser les passages liés à l'exclusion sociale de Consolée de la communauté noire afin d'en mettre en lumière leurs signification politique et historique.

Au cours de la reconstruction de l'histoire de Consolée, le lecteur découvre que sa mère était d'origine rwandaise, tandis que son père, qu'elle n'a jamais connu, était grec. Comme cela était souvent le

cas dans les couples mixtes (Hennes, p. 213), le père de Consolée abandonne sa femme avant la naissance de leur fille. En tant qu'enfant métis abandonnée par son père, Consolée n'a aucune place ni au sein de sa famille paternelle, ni dans la communauté européenne en Afrique. De plus, comme il arrivait fréquemment aux enfants métis non reconnus par leurs pères, elle est également marginalisée au sein de sa famille maternelle ainsi que dans le reste de la communauté autochtone. Comme l'explique Sara Hynssesns, même si tolérés dans la famille de leurs mères, les enfants métis occupaient « une position marginale » (para 21) et était mis à distance par la communauté noire.

En raison de la couleur de sa peau, Consolée faisait l'objet de micro-agressions racistes de la part des autres enfants, qui, comme l'écrit le narrateur, « la regardent avec des yeux avides, lui tirent parfois les cheveux ou pincent la peau comme on le ferait d'une curiosité » (Mairesse, 2022, p. 47). Consolée était perçue comme différente, exotique, voire dangereuse. Même à la maison, elle s'était toujours sentie une étrangère – bien que sa mère et son grand-père l'aient aimée. Ses oncles maternels ne l'avaient jamais véritablement intégrée dans le milieu familial, pour ses origines interraciales, ce qui avait provoqué en elle un profond sentiment d'aliénation et d'exclusion. Un jour, elle les entend même dire ouvertement qu'elle est différente à cause de son « sang blanc » (Mairesse, 2022, p. 47), ce qui la plonge dans un état de malaise.

Cette stigmatisation révèle que les enfants métis défiaient la structure sociale rigidement linéaire de la période coloniale, soulevant plusieurs questions quant à leur statut et à leur rôle social, non seulement à l'intérieur de la communauté coloniale – qui privait les Noirs de tout droit et pouvoir décisionnel – mais aussi sein des communautés autochtones, où ils étaient néanmoins perçus comme des corps étrangers.

À cause des regards indiscrets des autres enfants et du traitement qui lui était réservé par ses oncles, Consolée pensait avoir « [...] dans une partie insoupçonnée de son corps, une sève de misère qui faisait d'elle une plante humaine étrange et nocive [...] » (Mairesse, 2022, p. 47). Pendant longtemps, jusqu'au jour où elle voit couler le sang de sa mère qui se blesse en travaillant dans les champs, elle croit avoir un « sang gâté » (Mairesse, 2022, pp. 54–55). Au moment où elle découvre que la couleur du sang est la même pour tout le monde, Consolée se sent réconfortée. Cependant, elle ne sera jamais totalement convaincue d'être comme tout autre être humain, comme en témoignent deux scènes distinctes du roman qui peignent Consolée à l'âge adulte. La première scène montre Consolée replonger, comme l'indique le narrateur, « dans ses craintes enfantines » (Mairesse, 2022, p. 55), après avoir subi un commentaire raciste de la part d'un homme sénégalais qui l'appelle « sang-mêlé » (Mairesse, 2022, p. 55).

La deuxième scène décrit Consolée, désormais âgée et malade à l'EHPAD, s'inquiétant, lors d'une prise de sang, qu'il y ait une anomalie dans son sang en tant que personne métisse. Elle craint tellement qu'il y ait un problème avec son sang qu'elle demande à l'infirmière la raison de l'examen :

> - Pourquoi vous vérifiez mon sang ? Il n'est pas normal ?
> - Ne vous inquiétez pas, [...], il est tout à fait normal votre sang. Mais vous savez, c'est le protocole pour toutes les personnes qui ont votre maladie. Le docteur doit surveiller de temps en temps comment ça va dans votre corps. [...]
>
> Surveiller le sang. Elle n'aimait pas trop le principe. (Mairesse, 2022, p. 55)

Pendant toute sa vie, Consolée s'est sentie trop noire pour être considérée comme européenne et trop blanche pour être reconnue comme rwandaise. Ce sentiment de non-appartenance semble traduire une internalisation de l'essentialisme racial. L'essentialisme racial repose sur l'idée que les groupes humains peuvent être catégorisés en groupe raciaux sur la base de leurs caractéristiques biologiques et physiques (Villella, 2023, p. 225). Une première élaboration théorique de cette idéologie a été faite en Europe, où elle s'est déclinée sur l'idée que les Blancs seraient biologiquement supérieurs aux autres groupes humains, idée qui a ensuite été exploitée pour justifier le colonialisme (Heng, 2011 ; Lund, 2024 ; Moreira-Slepoy, 2002 ; Zack, 2016). Consolée semble avoir internalisé cette idéologie, qui la pousse à se sentir étrangère à

tout groupe social, non seulement en raison du traitement qui lui est réservé par la communauté coloniale, mais aussi par le traitement qui lui est réservé par la communauté autochtone. Les remarques et les attentions à ses caractéristiques biologiques et morphologiques, qu'elle reçoit des autres enfants, de ses oncles et de l'homme sénégalais reflètent la logique essentialiste fondée précisément sur des prétendues différences biologiques entre les groupes humains.

Cependant, il convient de souligner que, dans l'essentialisme racial de ces personnages, contrairement à celui des colons, il n'y a ni prétention à une supériorité noire ni allusion à une quelconque hiérarchie entre groupes humains. Victimes eux-mêmes d'humiliations constantes et d'une racialisation systématique de la part des Blancs, ces personnages montrent qu'ils ont intériorisé cette logique racialisante et l'ont inconsciemment adaptée à leur propre contexte comme un mécanisme de défense face à tout ce qui rappelait la présence des Blancs sur le territoire. Or, bien évidemment, les personnes métisses ne représentaient aucune menace réelle pour eux, et ce racisme à leur égard n'a qu'aggravé le malaise psychologique déjà provoqué par la stigmatisation subie de la part des colons.

Les passages illustrant l'exclusion de Consolée de la communauté noire ont permis à Mairesse d'inscrire le roman dans une dimension politique, en invitant le lecteur à réfléchir à la complexité des enjeux coloniaux, notamment à la double discrimination subie par les enfants métis. Par ailleurs, ces passages ancrent également le roman dans une dimension historique. En relatant l'obsession pour le sang et son sentiment d'étrangeté vis-à-vis de tous les groupes sociaux, Mairesse prolonge et humanise le travail des historiens. Là où les analyses historiques se limitent souvent à des observations factuelles et analytiques sur l'histoire des enfants métis, *Consolée* explore leur vécu émotionnel. Le récit omniscient, qui rapporte de manière directe et sans jugement les préjugés auxquels Consolée a été confrontée ainsi que les situations dont elle a été victime, ainsi que les passages en discours direct –notamment lors de la conversation entre Consolée et l'infirmière de l'EHPAD – plongent le lecteur au cœur de la dimension psychologique de cette histoire, produisant ce que Jablonka appelle « l'effet du vécu » (p. 128). Ces passages restituent des images vraisemblables des souffrances psychologiques endurées par les enfants métis à cause de l'exclusion sociale, permettant ainsi au lecteur d'accéder au côté le plus intime de leur expérience, fait d'émotions et de sensations, et donc d'enrichir sa compréhension de ce chapitre historique. Comme l'explique Jeannette Ariane Ngabeu dans *Fondements et mutations historiques des littératures africaines*, « la colonisation a [également] laissé des empreintes profondes dans l'intériorité des individus, générant des fractures intimes et identitaires » (p. 255). Afin de mieux comprendre l'expérience coloniale, il est donc nécessaire d'explorer ces fractures, ce qui est précisément ce que fait *Consolée*, donnant une image plus complète de ce que signifiait vivre l'exclusion sociale au Rwanda pendant la colonisation belge.

Consolée : la littérature comme acte de démystification des missions coloniales au Rwanda

Comme mentionné dans la section précédente, qui a exploré l'exclusion sociale des enfants métis au sein des communautés africaines, ces derniers étaient également marginalisés par la communauté européenne. Mairesse dénonce cette marginalisation, qui fait l'objet de cette section, en racontant la ségrégation de Consolée à l'orphelinat de Save.

Les mères des enfants métis étaient encouragées, tant par leurs proches que par la communauté blanche, notamment par les missionnaires religieux, à placer leurs enfants dans des institutions catholiques (Heynssens, 2012, para 21). La raison en était toujours l'essentialisme racial et la mixophobie dont on a parlé plus haut. Les autorités belges croyaient que ces enfants pouvaient contaminer la culture européenne et provoquer « la dégénérescence de la race ». Par conséquent, elles adoptent une politique visant à limiter leur naissance et leur présence dans l'espace public. (Heynssens, 2012, para 14, 15, 26 ; Wavreille, 2014).

Le narrateur raconte que sous la pression de ses frères, la mère de Consolée place sa fille à l'orphelinat de Save. Comme le précise Mairesse au début du livre, contrairement aux personnages, qui sont tous fictifs, l'Institut catholique de Save a bien existé (Mairesse, 2022, p. n/d) ; il se trouvait dans le nord du Rwanda, près de Butare, la ville principale du pays. L'orphelinat représente ainsi une trace concrète

du travail de recherche historique de Mairesse, qui lui a permis, à travers le personnage de Consolée, de raconter le drame des enfants métis et de produire un témoignage fidèle de leurs expériences, confirmant l'aptitude de la littérature à faire preuve de mémoire et à raconter l'Histoire. Comme le suggère Judith Butler, la vérité historique n'est pas l'apanage exclusif de la discipline historique, et la littérature n'est pas intrinsèquement erronée (Rowland, 2024) : elle peut participer activement à la reconstruction du passé. Cela est d'autant plus possible lorsque la fiction repose sur un travail documentaire rigoureux, comme c'est le cas dans ce roman.

Pendant la colonisation, l'orphelinat de Save, géré par les sœurs de Notre-Dame d'Afrique, a accueilli des centaines d'enfants métis. Les missionnaires prenaient soin à la fois de leur santé physique et de leur éducation, une éducation qui peut être comprise, à bien des égards, comme une forme de colonisation de la pensée ou, comme le suggère Soraya Ghali (2016) dans « Colonies belges : les enfants dont l'âme devait être "blanchie" », comme un blanchiment de leur âme.

Dans les institutions religieuses européennes au Rwanda, les enfants métis étaient « éduqués à la fois dans le mépris de leurs origines africaines et dans l'ambition de tendre vers le niveau de civilisation des Blancs » (Nicholas Rousseau, 2016, p. 3). Les missionnaires suivaient les programmes scolaires européens et évitaient toute référence à la culture locale (Heynssens, 2022, para 10-15). *Consolée* met en lumière et dénonce cette dynamique de colonisation des esprits, comme en témoigne, par exemple, le passage où le narrateur explique que, lors des leçons de religion suivies par Consolée, Imana, le dieu rwandais, était remplacé par Jésus.

> Maintenant, on lui explique qu'*Imana* s'appelle Jésus, qu'il vient d'un endroit nommé Galilée à l'autre bout du monde mais qu'il vit aussi dans le cœur de chacun. On lui montre l'image d'un homme blanc et elle interroge son cœur, perplexe. Le Dieu du Rwanda, *Imana*, est donc belge comme les sœurs, comme leurs pères, comme tous les Blancs ? (*C*, p. 200)

Cette substitution religieuse constitue un exemple frappant de l'effacement culturel subi par les enfants métis, et son évocation dans le roman représente une tentative de réaffirmer leur dignité face à l'oppression culturelle à laquelle ils ont été exposés.

Dans la même démarche se situent les passages du texte relatifs aux changements de noms imposés aux enfants dès leur arrivée dans les institutions religieuses coloniales. À son arrivée à l'orphelinat de Save, Consolée est rebaptisée en « Astrida[1] » par les sœurs, sous prétexte qu'une autre fille portait déjà ce prénom (Mairesse, 2022, p. 148). Imposer un nouveau nom aux enfants constituait une grave forme d'oppression identitaire qui amplifiait à la fois leur sentiment d'exclusion au sein de la communauté noire et alimentait leur sentiment d'inadéquation vis-à-vis de la communauté blanche. Dans le cas de Consolée, rebaptisée Astrida, la violence du changement de nom est d'autant plus marquée par le fait que « Astrida » était également le prénom de la quatrième reine des Belges, Astrida de Suède, épouse du roi Albert I^{er}, ce qui ajoute une humiliation et un niveau de répression supplémentaires.

L'occidentalisation des enfants métis décrite dans *Consolée* invite implicitement le lecteur à réfléchir à la brutalité de ce processus ainsi qu'à son impact psychologique. Ces deux aspects sont davantage mis en relief par les passages où le narrateur restitue les états d'âme et les questionnements d'Astrida face au monde de l'orphelinat, un univers entièrement nouveau et surtout violemment imposé. Le narrateur souligne l'inquiétude éprouvée par Astrida lorsque les sœurs s'adressaient aux enfants en les appelant « mulâtres » (Mairesse, 2022, p. 198), ainsi que le fait qu'elle se répète souvent qu'elle et les autres enfants hébergés à l'orphelinat étaient des êtres qui ne devraient pas exister, tant elle avait intériorisé la stigmatisation des missionnaires (Mairesse, 2022, p. 204). Les effets négatifs du traitement réservé à Astrida

[1] Dorénavant, Consolée sera désignée sous le nom d'Astrida afin de refléter le changement de nom survenu au cours du roman.

et aux autres enfants sont mis en lumière également par le fait que le narrateur raconte que de nombreux enfants se réveillaient avec le lit mouillé (Mairesse, 2022, p. 196), un symptôme clair des tourments psychologiques qu'ils subissaient à cause de l'arrachement à leur famille et de la discrimination subie.

Le choix de confier presque exclusivement le récit de ces violences à un narrateur omniscient, dans une écriture simple et directe, permet à Mairesse de toucher le lecteur plus profondément, en favorisant une réception émotionnelle qui rend possible une meilleure compréhension de cette histoire.

Aborder ce sujet revêt une importance majeure d'un point de vue à la fois historique et politique, notamment à la lumière de la nécessité exprimée par le projet « Résolution-Métis » d'éclairer le rôle des autorités ecclésiastiques durant la période coloniale, ainsi que d'exercer des pressions sur les institutions pour résoudre « les problèmes causés par des changements de noms ou une mauvaise orthographe de ceux-ci » (Archives de l'État en Belgique, « Résolution-Métis », 2025). La plupart des textes et documents de l'époque concernant les missions chrétiennes en Afrique ont été produits par les Pères blancs ou par les institutions européennes, qui ont mystifié la vérité historique (Minnaert, 2008). Pour justifier l'exploitation coloniale, les auteurs de ces écrits « se sont attribués le beau rôle » (Minnaert, 2008, p. 4) et ont cherché à humaniser leurs actions, alors même que leur objectif véritable était celui d'effacer la culture autochtone et d'opérer une colonisation de la pensée (Minnaert, 2008, p. 4). Comme l'explique Bernard Salvaing, les pères et sœurs chrétiens étaient employés par les autorités coloniales comme de véritables « gendarmes pour encadrer les esprits » (p. 310). Or, comme le souligne l'historien Stefaan Minnaert, concernant les missions d'évangélisation au Rwanda pendant la colonisation allemande – constat toutefois valable pour la période de la colonisation belge – certains historiens auraient eux-mêmes, dans le passé, altéré la vérité sur ce chapitre historique. Cette altération rend aujourd'hui nécessaire, comme il le suggère, d'interroger et de déconstruire les « soi-disant 'vérités historiques' » afin d'éclairer ce qui s'est véritablement passé. (Minnaert, 2008, p. 1 ; Résolution-Mètis). Avec *Consolée*, Mairesse mène précisément ce travail de déconstruction des présupposées « vérités historiques » sauvant les expériences des enfants métis des « dangers de l'histoire unique » (Ngozi Adichie, 2016). Mairesse corrige les distorsions des récits officiels du passé pour offrir une image plus juste et claire de ce qui s'est véritablement passé au Rwanda avec les missions chrétiennes. Le roman montre en effet que la manière dont les missionnaires s'occupaient des enfants ne relevait pas d'un véritable soutien, mais d'une pratique colonisatrice fondée sur le conditionnement psychologique, provoquant, comme le suggère Frantz Fanon, et le montre le roman, « une constellation délirante, qui touche au domaine pathologique » (p. 48).

En ce sens, le roman contribue ainsi à la construction d'une mémoire collective et à la réécriture de l'histoire dans une démarche politique décoloniale et déconstructiviste. Comme l'explique Lilyan Kesteloot, « la colonisation fonde sa légitimité sur une absence de culture et d'histoire des colonisés ». À travers les passages racontant de l'expérience de Consolée à l'orphelinat de Save et à la violence psychologique qu'elle subit, Mairesse comble cette absence. Elle éclaire le véritable rôle des institutions religieuses pendant la colonisation et explore l'impact psychologique de la politique ségrégationniste belge sur les enfants métis, dont les violences et les difficultés vécues ont été invisibilisées par les documents officiels de l'époque.

Consolée : un récit du voyage en Europe sans retour des enfants métis rwandais

Un autre épisode de l'histoire des enfants métis que Mairesse évoque dans son roman est celui de leur relocalisation en Europe et des préjugés auxquels ils ont été confrontés une fois sur le continent. Cette section explore les passages relatifs à cette relocalisation afin de mettre en lumière leurs implications historiques et politiques. Comme le raconte le narrateur, tout comme des centaines d'autres enfants placés à l'orphelinat de Save,[2] Astrida est envoyée en Belgique. Entre 1958 et 1963, ces enfants métis sont

[2] Comme l'explique Jérémiah Vervoort en s'appuyant sur le « compte rendu intégral de la commission des relations extérieures, C.R.I., Chambre, 2020-2021, 16 décembre 2020 », les enfants métis séparés de leurs familles pendant la période coloniale sont entre 14000 et 20000. » (2023, Para 3).

transférés en Belgique, coupant définitivement tout contact entre ces enfants et leurs familles rwandaises (Hitchcott et al., 2024, p. 7 ; Heynssens, 2012, para 36–42). À l'instar d'Astrida, la plupart de ces enfants ne reverront plus jamais leurs proches africains. En 2024, cette relocalisation a été reconnue comme un crime contre l'humanité et l'État belge a été condamné et contraint d'indemniser « les victimes pour le préjudice moral causé par "l'atteinte au lien avec leur mère et leur identité" » (Amnesty International, 2025). En parler dans le roman permet donc de poursuivre le travail de décolonisation de l'histoire des enfants métis que Mairesse commence avec l'exploration de leur ségrégation au sein de la communauté coloniale et de la communauté autochtone au Rwanda.

En Belgique, Astrida est adoptée par un couple de Belges sans enfants. Bien que ses parents adoptifs l'aient profondément aimée et qu'ils ne lui aient rien fait manquer, leurs comportements trahissaient souvent un racisme intériorisé. Pour son père, l'arrivée de cet enfant avait représenté, à la fois, la joie de devenir père et « le sauvetage chrétien d'une indigène à civiliser » (Mairesse, 2022, p. 264). Sa mère, de son côté, essayait d'effacer toute trace « de ce qu'elle appelait "l'accent indigène" de sa langue importée d'Afrique ». (Mairesse, 2022, p. 262). À l'école, la vie d'Astrida n'était pas plus facile. Comme l'explique le narrateur : « [...] les enfants dans la cour de l'école lui tiraient les cheveux en l'appelant "Lumumba" et en imitant des cris de singe, elle ne se fit aucune amie de confiance » (Mairesse, 2022, p. 273).

À travers la figure des parents adoptifs et les relations d'Astrida avec ses camarades, Mairesse explore et dénonce le racisme en Europe. Le racisme n'était pas limité aux colonies ni à la politique étrangère des puissances coloniales de l'époque, mais constituait un véritable fléau également sur le continent. L'idéologie raciste influençait les rapports sociaux même en Europe, notamment à cause de la propagande des gouvernements qui, pour légitimer leur domination coloniale, mobilisaient le concept de race et l'idée d'une prétendue infériorité biologique des Noirs (Miles & Scipion, 1993). Comme l'expliquent Robert Miles et Carole Scipion, « Les images que les Européens avaient des populations colonisées avaient un contenu raciste » (p. 120), qui contribuait à discriminer ces populations.

Dans le cas de la Belgique, où la protagoniste du roman vit, pendant les années soixante, le racisme se traduisait par une véritable forme d'apartheid dans les villes du pays : les Noirs « ne pouvaient sortir sans justifier d'un travail régulier » et n'avaient pas accès direct aux magasins (Stéphany, 2006, p. 24). Comme l'écrit Pierre Stéphany, « En 1958, certains magasins, dans les villes blanches, avaient encore des guichets séparés où les Noirs faisaient leurs achats sans entrer » (p. 24).

Le racisme auquel Astrida est confrontée est renforcé par le fait qu'avant son adoption, son père avait travaillé comme agent colonial. Il n'était donc pas un simple citoyen raciste, mais un acteur direct de la colonisation, ce qui explique que, pour lui, adopter un enfant africain relevait d'une mission chrétienne de sauvetage d'une indigène. Bien que sa mère n'ait pas joué de rôle politique actif, en raison du statut réservé aux femmes à l'époque, elle partageait la même mentalité radicale de son mari. Elle l'avait toujours suivi dans ses missions en Ruanda-Urundi, où elle passait le temps à prier pour l'arrivée d'un enfant et à tricoter des pulls pour les enfants de Save, qu'elle considérait comme des « accidents nés d'une sexualité fautive entre des hommes blancs – belges, grecs, italiens, etc. – et des femmes indigènes » (Mairesse, 2022, p. 269). Effectivement, à l'époque, comme le soulignent Urusaro U. Karekezi et Hitchcott, les mères des enfants métis étaient stigmatisées par la société occidentale, ainsi que par l'Église qui les dépeignait comme des prédatrices sexuelles qu'il convenait de contenir (p. 470).

Lorsqu'ils ont la possibilité d'adopter un enfant, son mari est enthousiaste à l'idée, tandis qu'elle redoute qu'il se réjouisse de l'adoption, croyant qu'il aurait conçu l'enfant potentiel avec une ménagère en Afrique (Mairesse, 2022, pp. 269-270). Durant l'époque coloniale, les ménagères ne s'occupaient pas seulement des tâches domestiques, mais aussi des besoins physiques et émotionnels des colons en Afrique. Elle accepte finalement l'adoption à condition de pouvoir choisir l'enfant, et elle choisit Astrida pour son apparence, qui ne pouvait en rien rappeler celle de son mari (Heynssens, 2017, pp. 26–27, Lauro, 2005, pp. 43–58 ; Hitchcott**,** Urusaro U. Karekezi et Mclnally, pp. 3–4).

Les préjugés envers les femmes africaines, notamment la mère d'Astrida, ainsi que ses craintes liées à l'adoption, sont utilisés par Mairesse pour témoigner non seulement du racisme de l'époque, mais aussi de l'intériorisation de la mentalité sexiste envers les femmes noires par les femmes blanches. Bien qu'elle souffre que son mari aurait pu avoir un enfant avec une ménagère, elle ne met pas en cause les pratiques sexuelles des colons. Au lieu de dénoncer l'exploitation souvent subie par ces femmes, qui étaient souvent obligées à s'occuper des exigences affectives et physiques des Européens, elle les juge négativement et accepte passivement toute éventualité que son mari ait pu avoir un enfant avec une autre femme. Cela s'explique, comme le suggère Simon Katzenellenbogen (1999), par le fait que les femmes européennes, qui étaient elles-mêmes victimes des préjugés patriarcaux, manifestaient non seulement « leur acceptation de la situation inférieure qui leur était faite » (para 7), mais perpétuaient la même logique envers les femmes noires.

Au fil des années, le rôle des femmes en Europe a évolué – elles se sont émancipées – et les gouvernements européens ont mis en place des dispositifs d'intégration pour les étrangers. Pourtant, l'idéologie patriarcale et raciste perdure dans certaines représentations politiques et continue de structurer les rapports sociaux. Les disparités entre hommes et femmes subsistent, et les étrangers en Europe restent souvent victimes de préjugés raciaux. Les femmes étrangères sont particulièrement touchées, car elles subissent une oppression intersectionnelle, à la fois raciale et sexiste.

En évoquant le racisme dans l'entourage d'Astrida en Belgique, ainsi que les préjugés et les craintes de sa mère adoptive, le texte invite donc le lecteur à réfléchir sur l'héritages du racisme institutionnel en Europe et sur la nécessité d'une justice mémorielle ainsi qu'établir un relation avec le monde contemporain. Mairesse elle-même explique, lors d'un entretien avec Olivia Phélip, qu'elle souhaitait avec l'expérience de Consolée de tisser un lien entre présent et passé (Mairesse dans Phélip).

Les parties du roman dédiées à Astrida en Europe stimulent le lecteur à interroger la politique européenne contemporaine en matière d'inclusion et de migration, et soulignent indirectement la nécessité pour l'Europe de reconnaître son passé colonial et de promouvoir la justice sociale, montrant que la fiction peut à la fois éclairer le savoir historique et alimenter le débat politique contemporain.

Consolée s'inscrit en effet à l'intérieur d'une nébuleuse de textes littéraires écrits par des auteurs africains ou afro-européens, pour qui l'écriture est un instrument qui peut agir sur la réalité et la changer. Comme la plupart de ces écrivains, Mairesse semble partager l'idée que la littérature contribue « aux grands débats de société, à la construction, à la diffusion ou à la mise en question des opinions et des valeurs de son temps ou des époques révolues, mais qui ont encore une prise sur leur présent » (Fogou, 2015, p. 13).

Après avoir quitté ses études, Astrida se marie avec George, un ingénieur français d'origine grecque. Le couple voyagera à travers l'Afrique, où George travaille, et où Astrida entretiendra des relations extraconjugales. Astrida et George n'auront jamais d'enfants et, à la mort de son mari, elle reste complètement seule. Son mari avait perdu son frère quand il était très jeune et n'avait pas de proches en vie. Ce sera une voisine qui se rendra compte des problèmes de santé d'Astrida. L'Alzheimer lui fait tout oublier, mais lui fait réaffluer sa langue première, le kinyarwanda, cette langue que les sœurs de Save et ses parents adoptifs avaient tenté de lui faire oublier. Ainsi, sa maladie devient, par l'absurde, le symbole d'un état de santé dans un monde ravagé par le racisme et la violence. Les symptômes de l'Alzheimer se configurent dans le roman comme un acte de résistance symbolique, celle du refus du corps d'Astrida d'accepter l'oppression coloniale subie et de la réaffirmation de son identité en tant que personne métisse rwandaise.

Conclusion

Les archives historiques ont généralement été produites par les autorités coloniales et reflètent presque exclusivement le point de vue du colonisateur (Coquio, 2015), laissant peu de place à l'expérience des populations colonisées. *Consolée* défie le point de vue des institutions belges et chrétiennes sur la question métisse ainsi que toute tentative de cacher ce douloureux chapitre historique. À travers l'histoire

de Consolée/Astrida, Mairesse retrace celle des enfants métis et révèle leur expérience traumatique, dans une démarche à la fois historique et politique. Elle s'engage pour que les violences racistes subies au sein de la communauté rwandaise, de la communauté coloniale au Rwanda et en Europe, une fois leur pays quitté, ne soient pas oubliées et puissent stimuler la réflexion sur le passé colonial ainsi que sur le présent, puisque le racisme reste un problème qui afflige la société aujourd'hui.

Bien qu'elle n'ait pas reconstruit une vérité historique factuelle – les personnages du roman sont fictifs –, elle a pourtant construit des vérités symboliques capables de faire résonner les faits racontés et de construire une mémoire collective dans une démarche politique décoloniale. Dans *Consolée*, en effet, reconstruction historique et sensibilisation politique s'entremêlent. La dimension politique du roman se manifeste, comme on l'a vu, à travers la reconstruction des expériences des enfants métis à partir de celles de Consolée/Astrida, ce qui révèle à son tour la capacité de la littérature à transmettre des connaissances historiques. L'analyse confirme, d'une perspective camusienne et boulbinienne, que la littérature peut résister à l'oppression coloniale et dénoncer la manipulation des faits historiques opérée par les institutions coloniales et l'historiographie jusqu'à des temps plus récents, produisant des discours informatifs capables à la fois d'éclairer le lecteur sur des faits historiques et de nourrir un débat politique à leur sujet.

Références

- Aïssaoui, D., & Simédoh, V. (2016). Fiction et histoire : du réel à l'écriture des possibles. *Dalhousie French Studies. Révue d'études littéraires du Canada Atlantique*. *109*, 3–6.
- Amnesty International. (2025, 21 mars). *L'enlèvement systématique d'enfants pour les envoyer à l'étranger est un crime contre l'humanité »*. Amnesty International. https://www.amnesty.org/fr/latest/campaigns/2025/03/systematically-abducting-and-deporting-children-is-a-crime-against-humanity/.
- Archives de l'État en Belgique. (2025) *Projet « Résolution-Métis »*. Archives de l'État en Belgique. https://www.arch.be/index.php?l=fr&m=nos-projets&r=projets-de-recherche&pr=projet-resolution-metis.
- Boulbina, S.L. (2018). Littérature et décolonisation des savoirs. *Revista Brasileira de Literatura Comparada*, 20.33, 44–50.
- Camus, A. (1958). Discours de Suède. Gallimard.
- Coquio, C. (2015). *Le mal de vérité ou l'utopie de la mémoire*. Armand Colin.
- Dosse, F. (2023). Histoire et fiction : une nouvelle alliance. *Revista Guillermo de Ockham*, 21.2, https://revistas.usb.edu.co/index.php/GuillermoOckham/article/view/6435.
- Fadil, N., & Martiniello, M. (2020). *Racisme et antiracisme en Belgique*. *Fédéralisme*, 20, 1–13.
- Fanon, F. (1952). *Peau noire, masque blanc*. Éditions du Seuil.
- Fogou, A. (2015). Préface. Dans Albert Jiatsa Jokeng, Carole Njiomouo Langa, Daniel Houli, *Littératures camérounaises : Devoirs de mémoire et politiques du pardon*. L'Harmattan.
- France Culture (2025, 5 Septembre). Fou d'histoire : Beata Umubyeyi Mairesse, écrivaine et "folle" d'histoire. https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-cours-de-l-histoire/beata-umubyeyi-mairesse-ecrivaine-et-folle-d-histoire-9832213.
- Ghali, S. (2016, 19 février). « Colonies belges : les enfants dont l'âme devait être "blanchie" ». Le Vif/L'Express.
- Heng, G. (2011), The Invention of Race in the European Middle Ages I: Race Studies, Modernity, and the Middle Ages, *Literature Compass*, 8, 315–33.
- Hennes, D. (2014). L'identité des métis belges : entre post-colonisation africaine et globalisation européenne (note de recherche). *Anthropologie et Sociétés*, 38.2, 211–227.
- Heynssens, S. (2012). « Entre deux mondes », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*. http://journals.openedition.org/rhei/3385.

- Hitchcott, N., Karekezi, A. U. U., & McInally, J. D. (2024). Telling stories that cannot be told: Remembering mothers and daughters in Métis narratives from Rwanda. *African Identities*, 1–17.
- Jablonka, I. (2014). *L'histoire est une littérature contemporaine*. Éditions du Seuil.
- Karekezi, A. U. U., Hitchcott, N. (2023). Re-centring the Mothers of Rwanda's Abducted "Métis" children. *Journal of African Cultural Studies*, 35(4), 467–482.
- Katzenellenbogen, S. (1999). Femmes et racisme dans les colonies européennes. *Clio*, 9. https://journals.openedition.org/clio/290#quotation.
- Kesteloot, L. (2012). La littérature négro-africaine face à l'histoire de l'Afrique. Afrique Contemporaine 1.241, 43–53.
- Lund, M. (2014, 10 Septembre). *A Prehistory of Scientific Racism*. The MIT Reader. https://thereader.mitpress.mit.edu/a-prehistory-of-scientific-racism/.
- Mairesse, B. U. (2022). *Consolée*. J'ai lu.
- Miles, R., Scipion C. Le racisme européen dans son contexte historique : réflexions sur l'articulation du racisme et du nationalisme. *Genèses*, 8, 108–131.
- Minnaert, S. (2008). Les Pères blancs et la société rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900 – 1916). Une rencontre entre cultures et religions. *France Génocide Tutsi*. https://francegenocidetutsi.org/PeresBlancsEtSocieteRwandaiseEpoqueAllemandeMinnaert.pdf.
- Moreira-Slepoy, G. (2002). The Essentialist Representation of the Colonial Subject in Colonial Discourse. *Post-Scriptum*, 39, https://post-scriptum.org/numeros/entre-cliches-et-prejuges/the-essentialist-representation-of-the-colonial-subject-in-colonial-discourse.
- Ngabeu, J.A. (2025). Fondements et mutations historiques des littératures africaines. Dans *L'industrie du livre en Afrique. Tendances, défis et opportunités de croissance* (Éditions Unesco Publishing).
- Ngozi Adichie C. (2016). Les dangers d'une histoire unique. *Facing History & Ourselves*. https://www.facinghistory.org/fr/resource-library/le-danger-dune-histoire-unique.
- Phélip, O. (2022, 16 septembre). *Beata Umubyeyi Mairesse : Consolée. « La langue façonne la mémoire et l'identité ».* Viabooks. https://www.viabooks.fr/interview/beata-umubyeyi-mairesse-consolee-memoire-identite-rwanda-senegal-metisse-langue-olivia-phelip-127047.
- Rousseau, N. (2016). Les métis : ces enfant oubliés. *Pax Christi*. *Acteur de Paix*. 2–6.
- Rowland, A. (2024). Fiction as Testimony. *Literature & History*, 33.11, 37–52.
- Salvaing, B. (2006). Missions chrétiennes, christianisme et pouvoirs en Afrique noire de la fin du XVIIIe siècle aux années 1960 : permanences et évolutions. *Outre-mers. Revue d'historire*, 93.350–351, pp. 295–333.
- Stéphany, P. (2006). *Les années 60 en Belgique*. Éditions Racine.
- Trujillo, I. (2017). *De la possibilité d'une fiction historique chez Jacques Derrida: Phénoménologie, grammatologie, poétique*. L'Harmattan.
- Vervoort, J. (2023). La Belgique face à son passé colonial : l'affaire des enfants métis et la qualification de crime contre l'humanité. *La Revue des droits de l'homme*, 23. https://journals.openedition.org/revdh/17004#:~:text=Le%208%20d%C3%A9cembre%202021%2C%20le,la%20Communaut%C3%A9%20des%20%C3%89tats%20comme.
- Villella, D. (2023), The Political Significance of Transnational Experience in the Migritude Novel: Alain Mabanckou's Bleu Blanc Rouge and Black Bazar, *Altralang*, 5.3, 219–229.
- Wavreille, A. (2014, 27 juin), « Ni noirs, ni blancs, les enfants métis durant la colonisation belge ». *RTBF*. *ACTUS*. https://www.rtbf.be/article/ni-noirs-ni-blancs-les-enfants-metis-durant-la-colonisation-belge-8302898
- Zack, N. (2016). The Philosophical Roots of Racial Essentialism and Its Legacy. Confluence: *Journal of World Philosophies*, https://scholarsbank.uoregon.edu/items/abd1b63e-a525-480e-a0f0-766a5d89756d.